

Le peintre Sandoval avait discrètement laissé le jeune couple. Il est vrai qu'en l'occurrence l'usage du terme « jeune » requiert une certaine réserve. Si la danseuse était effectivement jeune, elle avait officiellement dix-sept ans et ne devait pas en avoir beaucoup plus en réalité, le comte Antas en revanche accusait une soixantaine bien sonnée.

Ils étaient à la terrasse du Château Madrid, un café très en vogue en ce début de printemps. Le pavillon se dressait au bord d'un petit lac, sous les platanes centenaires du parc en bordure de la ville. Avant la Première Guerre mondiale, ces établissements en plein air étaient encore rares en Alturie, et on se serait assurément battu pour une place si le Château Madrid n'avait chèrement fait payer le bon air. Un café y coûtait trois thalers alturiens (soit environ huit francs), si bien qu'il n'était fréquenté que par la crème de la société et le demi-monde. D'ailleurs, la crise économique s'aggravant, il n'était pas plein ce jour-là.

Le nombre impressionnant de soucoupes empilées devant le comte indiquait la quantité de ses

consommations. Antas se soulait généralement la nuit, mais n'étant pas à cheval sur les principes, il était aussi enclin à boire l'après-midi. Il était même probable qu'il eût déjà fait quelques libations dans la matinée – ou Dieu sait quand il avait commencé – sinon il n'aurait pas commis l'imprudence de s'afficher en public avec cette petite danseuse dont la réputation laissait fort à désirer. (Dans le monde d'avant-guerre, les femmes avaient encore une « réputation ».) Par chance, le feuillage de la tonnelle les abritait des regards curieux.

– Une gazelle ! déclara Antas d'un air enamouré.

La danseuse accueillit le compliment d'un sourire ravi.

– Une antilope ! surenchérit le comte.

Il sentit qu'il serait opportun de citer un autre animal, mais il ne lui vint rien d'autre à l'esprit que le pélican.

À ce moment précis, Sandoval fit irruption sous la tonnelle, le visage décomposé.

– Monsieur le comte !...

– Enfin, jeune homme... commença Antas d'une voix nasillarde, car il n'aimait pas être dérangé.

Mais Sandoval l'interrompt :

– Monsieur le comte, voilà Madame... là-bas... avec sa dame de compagnie...

Antas chaussa aussitôt son monocle. Aucun doute. Nonchalante et consternante, son épouse faisait voile vers l'entrée, telle une frégate de l'ancien temps.

– Je suis perdu, balbutia Antas en tournant la tête de tous les côtés dans l'espoir de voir tomber du ciel une aide inattendue.

– Pas encore, chuchota Sandoval. Sauvons-nous par les cuisines pour regagner la voiture. Venez, mon-

sieur le comte, vite... et essayez d'avoir l'air d'être quelqu'un d'autre.

– Et la note? demanda celui-ci, grand seigneur jusqu'au bout des ongles.

Sandoval jeta un billet de cinquante thalers sur la table.

– Allons-y, vite!

Ils sortirent en courant. À quelques pas de la tonnelle, comme il regardait en arrière, Antas heurta un serveur qui lâcha son plateau. Le fracas de vaisselle attira sur eux tous les regards. Antas voulut s'excuser, mais Sandoval l'attrapa par le bras et l'entraîna dans la cuisine, puis dans la rue, enfin dans la voiture. Ils avaient perdu la danseuse en route.

– Croyez-vous qu'elle m'ait vu? s'inquiéta Antas tandis que la portière se refermait.

– J'en suis certain, hélas. Quand vous avez bousculé le serveur, tout le monde nous a regardés, Mme la comtesse aussi, et pour autant que j'aie pu le remarquer dans l'effervescence, elle a même fait un signe avec son ombrelle.

Antas s'effondra sur son siège.

– C'en est fait de moi. Je suis un homme mort, gémit-il.

Pendant ce temps, Sandoval démarrait et s'engageait sur la route de la ville. Ils avaient abandonné le chauffeur à son sort, il n'y avait pas un instant à perdre.

– J'aurais quelque chose à vous proposer, dit Sandoval, brisant le silence sinistre.

– Dites toujours, murmura Antas d'une voix mourante.

– Si Mme la comtesse vous voit ce soir, je ne

réponds de rien. Mais le temps peut arranger bien des choses.

– Que voulez-vous dire ?

– Par exemple, si vous disparaissiez quelques jours, disons une semaine, Mme la comtesse finirait par décolérer, et même par s'inquiéter quelque peu, car elle ne s'expliquerait pas où vous êtes passé... et cela me laisserait le temps d'inventer une histoire qui présente la situation sous un jour plus favorable...

– Allons, jeune homme, comment voulez-vous que je disparaisse, moi, le grand intendant de la cour ! Comment imaginez-vous cela ? Une personnalité connue dans tout le pays !

– Évidemment... Attendez... Mais oui ! Je vous emmène au château d'un de mes amis, dans les montagnes de Lidarin. C'est un endroit isolé, le facteur n'y vient qu'une fois par semaine. Mon ami Tremor est en ce moment à l'étranger, mais le personnel me connaît bien et m'obéira sans discuter. Vous y serez en sécurité, monsieur le comte : c'est vraiment un trou perdu. Même si vous le vouliez, vous ne pourriez pas en partir avant que je ne vienne vous chercher en voiture.

– C'est bon, mon garçon, emmenez-moi où vous voulez pourvu que je ne voie pas ma femme, et surtout qu'elle ne me voie pas. Croyez-moi, ne vous mariez jamais !

La voiture fit demi-tour et prit la direction opposée à la ville. Le comte Antas ne tarda pas à s'assoupir et ne se réveilla qu'une fois parvenu au château. Sandoval le confia aux domestiques et prit congé en lui promettant de revenir le chercher dès que la situation se serait éclaircie au palais. Antas le remercia

avec effusion et Sandoval se hâta de regagner Lara, la capitale d'Alturie.

Il y arriva tard. Il y avait moins de monde que d'habitude dans les rues, en revanche, il vit de nombreux militaires. L'averse qui l'avait surpris en chemin était passée, mais le ciel était encore chargé de nuages noirs à la course rapide.

Le ciel a l'air sombre, songea Sandoval en jetant de temps en temps aux nuages des coups d'œil d'artiste. Moi aussi, je suis inquiet. En fin de compte, ce n'est pas tous les jours qu'un peintre a l'occasion de participer à d'importants bouleversements politiques. Rubens est peut-être le seul...

Il s'arrêta devant un ensemble de bâtiments gris et sauta de la voiture. « Entreprise commerciale de tonneaux, S.A. » indiquait une pancarte de mauvais goût. Les lettres des enseignes elles-mêmes ont besoin d'une réforme, pensa-t-il.

Il appuya sur une sonnette.

La porte cochère s'entrouvrit et quelqu'un lui lança un regard prudent.

– Les tonneaux de Docasillades sont arrivés, dit Sandoval d'un ton significatif.

– Allez au contrôle des douves, répondit une voix, et Sandoval entra.

– Bonsoir, Partan, dit-il au portier en manteau de cuir et jugulaire. Le numéro dix-huit ?

– Il est en haut, au bureau des bilans.

Sandoval gravit quatre à quatre l'escalier mal éclairé et ouvrit une porte où on lisait en lettres d'or sur une plaque noire : Comptabilité. Dans la pièce, une dizaine d'hommes étaient assis sur des bancs le long des murs. Des personnages étrangement vêtus,

des visages comme on en voit seulement aux grands moments historiques.

Qui sont ces gens en civil, d'où viennent-ils ? Des pistolets mal dissimulés gonflaient bizarrement la veste de la plupart d'entre eux. Les regards indifférents qui l'accueillirent indiquaient qu'ils devaient connaître Sandoval. Un jeune homme assis à une table au bout de la salle se leva et vint à sa rencontre.

– Enfin vous voilà, Sandoval, nous vous attendions avec impatience. Par ici.

Sandoval passa dans la pièce contiguë. Il ne s'y trouvait pratiquement rien d'autre qu'un téléphone de forme étrange. Un poste de la ligne secrète. Près de l'appareil, deux hommes assis fumaient.

L'un d'eux, au nez remarquablement étroit, vêtu de noir et portant des lunettes à monture dorée, était le Dr Delorme. Sandoval le connaissait bien, il était déjà venu le voir. Il n'avait jamais vu l'autre, un homme très grand au visage impassible et intelligent. Ses cheveux raides, ce qui n'est pas courant en Alturie, étaient soigneusement plaqués sur son crâne.

Delorme présenta Sandoval à l'inconnu. Celui-ci claqua des talons et tendit la main, mais ne dit pas son nom. Puis il se retira dans un angle de la pièce à l'éclairage insuffisant.

– Eh bien ? demanda Delorme.

– J'ai cinquante thalers de frais. J'ai dû payer la note au Château Madrid.

Sandoval savoura d'avoir agacé Delorme en commençant par ce détail insignifiant. Le docteur contint son impatience et lui présenta un billet de cinquante thalers.

– Je vous en prie. À présent, soyez assez aimable pour faire votre rapport.

Pas moyen d'égratigner sa politesse, pensa Sandoval. Ce n'est pas ainsi qu'on imagine un rebelle.

Puis il rendit compte des événements. Pendant qu'il parlait, l'inconnu s'approcha et écouta attentivement.

– Parfait, excellent ! dit Delorme. Seul un artiste est capable de telles choses. Ce qui me plaît surtout, c'est l'exactitude avec laquelle vous avez orchestré l'apparition de la comtesse.

– Cela n'a pas été difficile. Je lui ai adressé une lettre anonyme précisant que si elle voulait prendre son mari sur le fait, elle devait se trouver à six heures au Château Madrid. Je savais à quel point elle était jalouse.

Delorme se tourna vers l'inconnu.

– Le château où Antas a été emmené est occupé par nos hommes déguisés en domestiques. En cas de besoin, ils l'empêcheront par la force de revenir. Mais il n'y pensera même pas. Il a bien trop peur de sa femme.

L'inconnu remercia Sandoval en lui tendant de nouveau la main.

– Je suis heureux de servir cette bonne cause. Cependant, j'aimerais être récompensé. Cela ne me plaît guère de n'être qu'un simple instrument. Si rien ne s'y oppose, pouvez-vous m'expliquer pourquoi ce brave idiot d'Antas devait être éloigné de la capitale ?

– Pourquoi ? répondit l'inconnu. Parce qu'en tant qu'intendant de la cour, il lui revient de désigner quel régiment monte la garde au palais royal. Comme il sera absent demain, c'est moi qui déciderai.

Sandoval lança un regard interrogatif à Delorme.

– Ce monsieur à qui vous parlez est le comman-

dant Mawiras-Tendal, premier officier d'ordonnance de sa Majesté.

Le peintre s'inclina, avec une certaine maladresse, car il était abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. L'aide de camp et ami du roi en était aussi? Le mécontentement était décidément général...

Personnellement, il se sentait à peine concerné par ce mécontentement. En tant qu'artiste, il ne comprenait rien aux problèmes économiques qui l'avaient provoqué. Le roi lui-même, un aimable jeune homme, lui était tout à fait sympathique. Seule la haine de la quiétude petite-bourgeoise l'avait conduit dans le camp de Delorme. Ainsi que le goût du risque, de l'inattendu, d'une vie mouvementée.

- Après-demain, ajouta le commandant, c'est le 12^e régiment qui montera la garde au palais, nous pouvons compter sur chacun de ses hommes. Vous comprenez, Sandoval?

- Donc après-demain?

- Après-demain.

Le commandant lui serra la main et s'en alla. Sandoval le suivit des yeux, ébahi, sans dire un mot.

- Alors lui aussi? demanda-t-il enfin.

- Lui en premier lieu, confirma Delorme. C'est le bras droit du Capitaine Inconnu.

- Incroyable!

- N'oubliez pas que Mawiras-Tendal est le petit-fils du fameux héros national dont une rue porte le nom dans toutes les villes d'Alturie.

- Bon sang ne saurait mentir.

- Apparemment. Les vérités populaires ont parfois quelque chose de vrai. C'est ce qu'il y a de plus surprenant dans la vie.

- Avez-vous un ordre pour après-demain?

– Un ordre ? À votre égard je ne puis avoir qu'une requête. J'aimerais que vous vous rendiez demain à Algarthe chez le prince. De tous nos hommes, vous êtes le seul à pouvoir l'approcher, maintenant qu'il est sous étroite surveillance. On sait que vous faites son portrait, et par ailleurs personne ne vous prend au sérieux. C'est pourquoi vous n'avez pas de prix pour nous.

– Ce que je conteste. On peut me payer...

– Je sais, répondit Delorme en souriant, et il me semble que jusqu'à présent vous n'avez pas eu à vous plaindre. Je parlais au plan moral. Mais revenons à Algarthe... (Il se passa la main sur le front d'un air las, paraissant avoir du mal à rassembler ses idées.) Dieu que je suis fatigué ! Quand la révolution aura triomphé, j'irai passer quinze jours à la maison de santé de la presse. À moins que je ne sois nommé Premier ministre. Bon, Algarthe... vous devrez parler au prince, vous savez le faire. Essayez de lui faire reprendre ses esprits, préparez-le aux événements. Un choc brutal pourrait lui être fatal. Fragile comme il est, il pourrait en mourir, et nous nous retrouverions à la case départ. Ensuite vous me ferez un rapport de son état. Partez, maintenant. Ce soir, je reçois encore tout un tas de rapports. De la marine, des universités, de la fédération des viticulteurs, des marchés... l'Alturie entière est entre nos mains. Au revoir. Je vous en prie, ne dites pas le mot d'ordre, et nous pouvons aussi nous passer de la poignée de main secrète. Je suis fatigué.